Document generated on 04/25/2024 10:38 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Imaginer l'autre, s'imaginer autre

Jacques Poulin, *Chat sauvage*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1998, 192 p.

Daniel Poliquin, *L'homme de paille*, Montréal, Boréal, 1998, 256 p.

Ariette Cousture, *J'aurais voulu vous dire*, William, Montréal, Libre Expression, 1998, 262 p.

Blandine Campion

Number 91, Fall 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/37956ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Campion, B. (1998). Review of [Imaginer l'autre, s'imaginer autre / Jacques Poulin, *Chat sauvage*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1998, 192 p. / Daniel Poliquin, *L'homme de paille*, Montréal, Boréal, 1998, 256 p. / Ariette Cousture, *J'aurais voulu vous dire*, William, Montréal, Libre Expression, 1998, 262 p.] *Lettres québécoises*, (91), 25–26.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jacques Poulin, *Chat sauvage*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1998, 192 p., 22,50 $.
Daniel Poliquin, *L'homme de paille*, Montréal, Boréal, 1998, 256 p., 19,95 $.
Arlette Cousture, *J'aurais voulu vous dire, William*, Montréal, Libre Expression, 1998, 262 p., 19,95 $.

Imaginer l'autre, s'imaginer autre

ROMAN
Blandine Campion

Voici trois romans qui, au delà de leur diversité de style, mettent en scène des personnages dont le désir épouse la silhouette d'un fantasme. Ne leur reste plus alors qu'à suivre des mystères, s'inventer des destins ou deviner des inconnus.

IL EST DES ŒUVRES DONT LA QUALITÉ n'est plus à démontrer et que l'auteur ne fait, roman après roman, que consolider pour le plus grand plaisir des lecteurs ayant appris, au fil des pages, à se glisser dans un univers, un imaginaire, comme dans un vieux vêtement. C'est évidemment le cas de Jacques Poulin qui non seulement ajoute, avec *Chat sauvage*, la neuvième pierre à un édifice romanesque entamé en 1967 par *Mon cheval pour un royaume*, mais encore naous offre un texte dans lequel résonnent les échos des ouvrages précédents. Plonger dans le roman de Poulin revient donc à côtoyer à la fois du neuf et du connu, éléments dont la synthèse possède l'harmonie caractéristique du style de l'auteur.

Jacques Poulin

Visages familiers

Pour commencer, disons d'emblée que Jack, le personnage principal et narrateur de *Chat sauvage*, ressemble comme un frère à ses prédécesseurs : écrivain public, il écrit avec une plume Waterman, clin d'œil au Jack Waterman du très réussi *Wolkswagen Blues* (1984). La maladie de cœur qui a failli le terrasser le rapproche du protagoniste du *Cœur de la baleine bleue* (1971), lui aussi victime d'un infarctus. Patience, douceur, discrétion, timidité sont encore des qualités qu'il partage avec les autres protagonistes de l'auteur. Les personnages féminins, eux aussi, nous rappellent quelques bons souvenirs. Kim, l'amie de Jack, exerce d'une manière qui n'appartient qu'à elle le métier de thérapeute et possède le corps généreux, l'instinct maternel et la chaleur humaine que l'on trouvait déjà chez Bungalow, dans *Le vieux chagrin* (1989). De même Macha, une jeune adolescente farouche et insaisissable, peut être rapprochée aussi bien de la Petite, toujours dans *Le vieux chagrin*, que de la jeune fille étrange du *Cœur de la baleine bleue*. Et puis, il y a l'éternelle ville de Québec, que le talent de Poulin sait élever au rang de véritable personnage. Bref, on n'en finirait pas de tisser des liens entre ce roman-là et les précédents, et cette reconnaissance d'un terrain connu, de visages familiers, constitue pour les lecteurs inconditionnels de Poulin un plaisir de lecture indéniable. Mais le roman de Poulin ne se résume pas, loin de là, à une série d'échos. Dans ce texte qui allie sobriété et simplicité, l'auteur poursuit en effet une œuvre qui se cristallise autour de quelques questions essentielles, dont celle-ci n'est pas la moindre : comment atteindre un équilibre harmonieux entre l'enfance et l'âge adulte, entre le féminin et le masculin, entre l'agressivité et la tendresse ?

La quête de Jack, si elle est une quête de soi, s'attachera toutefois à la poursuite d'un autre, le Vieux, énigmatique client de l'écrivain public, qui désire envoyer des lettres d'amour à une hypothétique épouse qui l'aurait quitté. Dès la première rencontre entre les deux hommes, Jack sera fasciné et obsédé par cet être au regard impénétrable, dont le métier de conducteur de calèche n'est d'ailleurs pas sans rappeler celui de Simon, dans *Mon cheval pour un royaume*. Pour satisfaire sa curiosité, Jack se transformera alors en un détective bien maladroit. Toutes les questions ne trouveront pas leur réponse, il va de soi, et le Vieux restera, pour le protagoniste comme pour les lecteurs, une silhouette à laquelle l'imagination de Jack aura tenté de donner corps. Sans avoir la densité de *Volkswagen Blues* ni le dénuement épuré du *Vieux chagrin*, *Chat sauvage* est un roman dont l'écriture est, à l'image de celle des auteurs qu'aime Poulin, « à la fois sobre et harmonieuse » et qui ne décevra ni les amateurs ni les lecteurs qui auront la chance d'entendre pour la première fois la « petite musique » d'un auteur de grand talent. À déguster lentement.

Se donner des rôles

Daniel Poliquin, lui non plus, n'en est pas à ses premières armes en littérature. Son premier roman, *Temps pascal*, paru en 1982, a été suivi de plusieurs succès, dont celui de *L'écureuil noir* unanimement salué par la critique en 1994. Voilà un autre écrivain qui a de la suite dans les idées. Toute son œuvre, en effet, explore cette vérité selon laquelle, au dire de l'auteur lui-même : « [l]'identité, ce n'est pas ce qu'on est, c'est ce qu'on fait de soi. » Les multiples personnages hauts en couleur qui peuplent *L'homme de paille*, son dernier roman, ont bien retenu la leçon. Pour survivre dans cette Nouvelle-France mouvementée du XVIIIe siècle, ils ont compris que l'imagination, le rêve et la fiction sont de rigueur. L'hétéroclite troupe de théâtre formée par maître Auguste est ainsi constituée d'individus dont la provenance exacte, le nom, le parcours restent sujets à caution. Chacun s'invente sa propre légende et a la politesse de croire à celle des autres. Tout le monde sait de toute façon que les histoires inventées sont plus crédibles que la réalité. Le lecteur fera donc la connaissance de ces comédiens aux multiples

facettes que sont Auguste, clerc de notaire au chômage, soldat réformé, qui s'est improvisé directeur de troupe ; Ignace, le Pantalon du groupe, autrefois laboureur et garçon de ferme porté sur la boisson ; Bernard, montreur d'ours de son état et un peu magicien ; la Jericho, drôle de Colombine échappée de chez les sœurs grises ; et Barnabé, fils de famille débauché, exilé au Canada pour finalement devenir un Pierrot éperdu et se prendre pour un écrivain.

Rien ni personne, dans ce roman touffu, n'est vraiment ce qu'il semble être. L'Histoire (la grande), quant à elle, continue à bouleverser les chemins croisés de tous ces êtres en mal de destin. C'est ainsi que, dans la basse-ville de Québec détruite par les canons anglais, la petite troupe rencontrera la légende vivante qu'est « l'homme de paille », aussi connu sous le nom de Benjamin Saint-Ours des Illinois, mercenaire, mécène, seigneur et empereur à ses heures, qu'un boulet de canon reçu sur la tête n'empêchera pas de poursuivre une existence hors du commun.

Divisé en trois parties respectivement intitulées « L'homme de paille », « Le muet » et « Le théogame », le roman de Daniel Poliquin relate donc les pérégrinations de tous ces personnages cocasses et leurs efforts pour se construire une identité en accord avec leurs rêves de grandeur. On ne s'ennuie pas un instant à la lecture de ce portrait d'une époque, particulièrement bien documenté, car l'auteur sait parfaitement maintenir le rythme de son récit et maîtrise avec talent l'art de brouiller les pistes sans perdre ses lecteurs. La grande et la petite histoire se mêlent sans que jamais le ton du récit, volontiers humoristique et sarcastique, tombe dans le didactisme. En ce siècle troublé, où se succèdent temps de paix et temps de guerre, les alliances se font et se défont, les allégeances changent avec les saisons, et tous les protagonistes qui se partagent tour à tour la narration, qu'ils soient Français, Anglais ou Étatsuniens (ou les trois à la fois) s'adaptent comme ils peuvent, guidés par leur instinct de survie et leur habilité à changer de masque. Le tout donne un roman riche, fascinant, dont la complexité cache de belles surprises aux lecteurs. Les personnages de Poliquin, en effet, sont passés maîtres dans l'art de tricher sans se faire prendre. C'est d'ailleurs le moins qu'on puisse attendre de la part d'individus qui prennent la vie pour une scène de théâtre. Au bout du compte, c'est le lecteur qui se fera prendre. Et c'est tant mieux.

Romancière cherche âme en peine

La narratrice du dernier roman d'Arlette Cousture, elle aussi, s'est laissée prendre au mystère d'un être qu'elle n'a pourtant pas connu, jusqu'à en devenir obsédée. *J'aurais voulu vous dire, William* relate en effet la quête insensée entreprise par une romancière pour reconstruire l'existence de William Wilcox, foudroyé par un infarctus en plein mois de mars dans une rue aussi anonyme que lui. De William, la narratrice ne sait que peu de choses : qu'il est né en 1950, qu'il est mort à 44 ans, que sa mère s'appelait Grace, qu'il avait une passion pour la photographie et pour les labradors. Grâce à Michael, l'ami aveugle de William, elle a en effet accès aux clichés laissés par le défunt :

Daniel Poliquin

> *mille quatre cent quarante-huit photos de labradors, cinq cent quatre-vingt-douze clichés de maisons ou de détails architecturaux — fenêtres et portes —, les images de trois écoles, d'un hôpital, d'une clinique, de onze magasins, de quelques églises et édifices, et de deux aérogares.*

Toutes ces petites ouvertures sur le passé et l'existence de William, la romancière va les scruter une à une, en tapisser les murs de son appartement, persuadée qu'en elles réside le secret de cet inconnu qui la hante, explorant du même coup sa propre existence et sa propre déraison.

Tout comme son personnage, qui abandonne le temps du « projet William » la rédaction des livres pour enfants qu'elle écrit d'habitude, Arlette Cousture a délaissé le genre auquel elle avait accoutumé ses lecteurs. Nous sommes très loin en effet ici des *Filles de Caleb* ou de *Ces enfants d'ailleurs*, sagas qui ont eu le succès que l'on sait. *J'aurais voulu vous dire, William* se présente en effet comme un récit à différents niveaux (de qualité inégale d'ailleurs) où s'entremêlent la narration à la première personne, le dialogue imaginaire que la romancière entretient avec le défunt (sans doute les plus belles pages du roman) et le texte qu'elle tente d'écrire sur lui, chaque strate du récit se distinguant par une typographie particulière. Centré sur cette figure en creux qu'est William, le roman d'Arlette Cousture, tout en explorant l'imaginaire d'une romancière et en mettant à nu les processus de la création, se veut un plaidoyer pour les mal-aimés, pour tous les êtres falots qui traversent l'existence sans jamais parvenir à sortir de la grisaille. Les romancières (l'auteure comme son personnage) tentent donc de donner une voix, un récit, à ce William fantomatique, cet « enfant qui n'a jamais appris la vie », cet être essentiellement habité par la solitude.

Les lecteurs d'Arlette Cousture seront sans aucun doute déroutés par ce nouveau style. Quant aux autres, ils auront peut-être du mal à se laisser prendre à l'envoûtement ressenti par la narratrice. Si ce dernier est parfaitement bien rendu en effet, de même qu'est maintenue dans le récit une certaine tension dramatique, il n'en reste pas moins que la fascination de la romancière pour ce William Wilcox effacé n'est pas forcément contagieuse.

VEILLEUX
IMPRESSION À DEMANDE INC.
De père en filles...
1340, rue Gay-Lussac, section 4, Boucherville (Qc) J4B 7G4
Tél : (514) 449-4593 • Fax : (514) 449-4596